

Une présence essentielle

Claudine Paquet

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquet, C. (2003). Une présence essentielle. *Brèves littéraires*, (64), 112–116.

CLAUDINE PAQUET

Une présence essentielle

Les murs percés de fenêtres aux vitraux multicolores laissent filtrer un peu de lumière, mais le lieu demeure sombre. J'aime cette ambiance de demi-jour. Le dôme orné de boutons de fleurs impressionne par sa luxuriance. Sa cambrure dorée et ses voûtes d'ogives ennoblissent l'espace. Partout autour de moi, des Jésus, des Marie, des Sacré-Cœur et bien d'autres bienheureux dont je ne peux identifier la nature.

Ni baptisé ni confirmé ne pouvant communier avec Dieu, j'ai appris par moi-même les caprices des églises. Dès l'âge de dix ans, je regardais les bouquins traitant de cathédrales, j'allais dans les musées où étaient expliqués les objets de culte et les rites religieux. Que de temps passé à admirer l'architecture des basiliques et à visiter secrètement quelques chapelles du quartier. À vingt et un ans, je fréquente incognito ces endroits magiques et, à chaque fois, j'ai la délicieuse sensation de visiter un autre siècle.

Sur les murs du chœur, des sculptures de saint-ci et de saint-ça, sont alignées sous des clochetons. Ces héros bibliques portent de longues robes d'or dont les plis sont figés à jamais. Ma tête tourne et tourne pour apercevoir le jubé formé d'arcades en lancette, tarabiscotées d'anges et de couronnes mordorées. En avant, en arrière, au-dessus, des ailes, des fleurs, des croix. Magnifique !

Sur l'autel est ouvert l'Évangile, ce grand livre rempli de mémoires inviolables. Il repose sur un trépied de bois. Deux cierges fixés sur des chandeliers se tiennent bien droit sur la nappe blanche. Ils sont les gardiens des écrits liturgiques. Un crucifix surplombe tous les autres éléments. Et il y a le tabernacle, petite armoire encastrée dans le mur du chœur, qui préserve le pain sacré. C'est dans cette cachette ambrée que se trouvent les pieux objets aux appellations interdites : ciboire, hostie. Même moi, ne faisant pas partie de la famille catholique, je n'ai jamais eu le droit de prononcer ces expressions maudites.

J'aimerais travailler ici et remplir mes jours de silence. Être le maître de ces lieux de réflexion. Épousseter les valeureux personnages dans leur costume flavescent, comprendre enfin la suite logique du chemin de croix à travers les tableaux de Jésus-Christ peints à l'huile, frotter les nobles vases de l'Eucharistie jusqu'à ce qu'ils deviennent miroirs, faire couler le vin dans le calice en écoutant le tourbillon de sa chute, remplir le ciboire de ces lamelles légères comme des plumes, allumer les cierges avec de longs bâtonnets et disposer les livres bénits ici et là.

Le dimanche, à la messe, je prendrais plaisir à passer le panier pour la quête à travers les rangées de paroissiens. Je me plainrais à entendre sonner les pièces de monnaie tombant dans le récipient au fond recouvert de velours. Je veillerais à la propreté des lieux, à la solidité des coussinets destinés aux genoux des pratiquants, à la stabilité des crochets servant aux couvre-chefs des hommes et aux sacs à main des femmes. Chaque semaine, je vérifierais le

fonctionnement des micros, l'éclairage, les carillons, l'état des burettes et la brillance des lustres.

Oui, je veux travailler ici, humer chaque jour ce parfum d'encens imprégné dans l'église, œuvrer dans le respect qu'impose un tel lieu. Besogner là où on a célébré nombre de naissances et de premières communions. Être là où les enfants honorent la vie et où les plus vieux se recueillent sur un disparu.

Ce matin, j'ai quitté l'école pour de bon. Mes parents n'en savent encore rien. Ma mère travaille très tard le soir et mon père est au Mexique. Ils l'apprendront bien assez vite. Je n'ai plus rien à faire des cours ennuyants du cégep, des ridicules molécules d'hydrogène, des principes de gravité, des règles de grammaire, des expressions anglaises « in » ni des nouveaux logiciels informatiques. J'aime la solitude, le silence des églises, les chants grégoriens, le sacré, j'aime l'infini du ciel, l'ombre d'un lilas parfumé, les balades nocturnes, la noirceur et ses secrets. J'admire la neige lente et floconneuse, ses étoiles de givre.

J'aime ce qui m'éloigne des gens pressés. Ils bondissent d'un endroit à l'autre pour arriver plus vite à la maladie ou à la mort. Ils sont tellement occupés à des futilités qu'ils oublient l'essentiel. Ils ignorent qu'ils perdent un temps fou à programmer leur vie au lieu de la vivre. Aveuglés par leurs gadgets électroniques, ils s'éloignent d'eux-mêmes. S'ils se donnaient la peine, ils pourraient ressentir la caresse des heures qui s'écoulent entre leurs doigts comme des grains de sable.

Je tourne la tête et regarde l'orgue avec ses longs tuyaux. En fermant les yeux, j'imagine mes doigts

vagabonder sur les touches du clavier. J'entends les notes majestueuses et leur auguste présence dans l'église. La voix d'un ténor s'y ajoute et tourbillonne dans l'air, entre les statues et les vitraux. La toux d'une vieille dame m'éloigne de ma griserie. Mains jointes, elle fixe l'autel en égrenant son chapelet. J'apprécie son immobilité. Comme elle, j'aurais aimé vivre dans les années quarante, au moment où le recueillement était obligatoire. Je me perds dans la cacophonie des années 2000. Je déteste Internet, les jeux vidéo, les rencontres d'amis qui n'ont rien à se dire. C'est fou. Je hais les bars où gars et filles ne se crient que balivernes à travers une musique trop forte et une fumée trop grise. Le rap ne m'interpelle pas, le techno non plus. Je fuis le téléjournal qui ne diffuse que les drames de ce monde d'aliénés.

J'aurais le goût d'avoir un frère, une sœur ou encore un père à la maison ou une mère qui m'écoute quand je parle. Ils sont merveilleux mes parents, m'ont payé une automobile que je n'utilise pas à leur grand désespoir, un ordinateur dont je ne me sers que très rarement malgré mon abonnement « haute vitesse », un cellulaire qui dort dans mon tiroir et une montagne de chandails dispendieux que je porte pour leur faire plaisir. Je vis dans une immense maison vide. Mon père, ambassadeur au Mexique, vient y dormir deux soirs par mois et ma mère n'utilise que le *La-Z-Boy* du salon quand elle rentre le soir, épuisée de son titre de sous-ministre. La maison, enrichie de bibelots provenant de pays étrangers, est froide comme le marbre. On me dit souvent que je suis le fils de deux personnes extraordinaires et que j'irai loin dans la vie. Mais c'est quoi aller loin dans la vie ? C'est quoi être extraordinaire ?

Devenir sacristain, pourquoi pas ? Je serai cérémonieux comme l'exige la tradition. J'entretiendrai comme un professionnel les objets de culte et je ne me perdrai pas dans les artifices du monde actuel. J'irai parfois me recueillir dans l'obscurité d'un confessionnal et je me demanderai si je vais bien, si je suis heureux et je ferai le point sur ma vie, sur moi-même, ce que les gens semblent oublier dans leurs priorités.

La solitude, une présence constante depuis ma naissance, continuera d'être ma confidente. Personne à part elle n'a su me donner la main lorsque j'avais peur. J'ai construit seul le château fragile de mon existence et c'est ici, parmi les statues et la plénitude, que je respire enfin.

Un homme, prognathe et bedonnant, sort de la sacristie et pénètre dans le chœur. Il tourne les pages de l'Évangile, déplace le bénitier et l'encensoir. Cet individu doit être le bedeau. C'est moi qui le remplacerai et qui vivrai au presbytère.

Si un jour mes parents viennent me visiter, je marcherai dans l'église avec eux, leur présenterai les saints personnages comme mes frères et sœurs, et tenterai de leur faire sentir cette âme qui respire jour et nuit près de moi, comme une présence rassurante, mais je ne suis pas certain qu'ils puissent comprendre...